

## Film d'action ou film psychologique ?

Cette "armoire à douleurs" (**Hurt Locker** en français) nous emmène comme nous l'indique un titre français malheureux du côté des démineurs. En Irak plus précisément, où pendant un peu plus de deux heures, Bigelow nous conte les péripéties d'un groupe de soldats américains en proie à une guérilla extérieure, des conflits intérieurs et un nombre incalculable de bombes à suspense. Et si l'on omet une fin tellement misérable qu'elle en efface presque tout l'intérêt du film, force est de constater qu'il s'en sort encore relativement bien.

Premier constat évident, Kathryn Bigelow, spécialiste du thriller d'action, n'a rien perdu de son efficacité. Le film qui laisse une grande place – trop grande peut-être – aux diverses opérations sur le terrain, fonctionne grâce à un suspense bien géré qui réussit à le faire tenir debout malgré un scénario relativement mince. Car il faut l'avouer, là où la bande-annonce vantait le

côté *action movie* du film, son rythme s'apparente parfois plus à celui d'un *Jarhead* (Sam Mendes, 2006) qu'à celui d'un *Black Hawk Down (La Chute du faucon noir)*, Ridley Scott, 2002). Et c'est tant mieux. **The Hurt Locker** n'est pas un film d'action, mais un film sur la guerre et – et c'est là la volonté affichée de Bigelow – sur les hommes qui la font.

Film psychologique donc, sur les soldats qui s'en vont se faire exploser – ou tenter de l'éviter justement – dans le désert d'une guerre aux relents de guérilla, tout ça pour revenir auréolé d'une médaille ou cloîtré dans une boîte avec pour seuls comforts quelques possessions et le drapeau étoilé. Et c'est là que réside le problème majeur du film. Les films d'action et ceux qui les font n'ont jamais été mis en avant pour leur profondeur psychologique abyssale, et **The Hurt Locker** n'échappe malheureusement pas à la règle. Bien que certes plus nuancé qu'un *Point Break* de la même Bigelow (*Point Break – Extrême limite*, Kathryn Bigelow, 1991), il n'en reste pas moins qu'il dépasse

rarement l'amoncellement de clichés. Du démineur casse-cou, moyennement suicidaire, et accroc à sa dose d'adrénaline, au soldat plus "faible" qui supporte difficilement la pression d'un conflit qui crache les cadavres à n'en plus savoir, plus ou moins tout y passe.

**The Hurt Locker** s'essaie à dresser un portrait psychologique des malheureux plus ou moins volontaires sans jamais surprendre, ni émouvoir. Mais il est, il faut avouer, difficile de concilier film d'action et émotions, surtout dans un film qui n'accepte pas un seul plan de plus de sept secondes et dans lequel la caméra se refuse à toute stabilité. Problème majeur d'un film qui s'affiche comme *action movie* tout en se voulant drame psychologique sans vraiment choisir, ce qui nous laisse avec un film long, de plus de deux heures, qui, faute de choix réel, se laisse regarder mais s'oublie presque aussitôt.

**Mathieu Donner, 23 ans, UNIL, TJC, Lausanne**

## Accro à la guerre ou démineur dans l'âme ?

**The Hurt Locker** reflète le courage de militaires, pas forcément reconnus comme héros. Des volontaires affectés à l'une des missions les plus dangereuses qui soient :

désamorcer des bombes, et y survivre. Kathryn Bigelow a su créer un chef-d'œuvre, démontrant un thème jamais (ou rarement) utilisé au cinéma auparavant. Un scénario d'exception basé sur l'expérience du journaliste et scénariste Mark Boal, lors d'un

reportage en Irak, sur des démineurs qui empêchent des bombes d'exploser en pleine zone de combat.

Dès le début du film, la réalisatrice nous entraîne dans une ambiance assez étrange, dans laquelle on ne fait pas

tout de suite la différence entre « jeu » et « réalité ». J'ai directement pensé « *Ah, voilà un film de guerre qui n'a rien d'extraordinaire* », telle une sorte de jeu vidéo. Cependant, dès la mort brutale du sergent chef de l'unité, les autres soldats se rendent compte du danger, qu'ils avaient sûrement essayé d'oublier, ou de minimiser par des plaisanteries. C'est à ce moment-là que le film m'a paru plus sérieux et réaliste.

Le film a voulu nous donner l'impression d'être en Irak, avec les soldats, et c'est réussi. La façon de filmer, la lumière, le cadrage donnent un rythme encore plus intense au film.

L'histoire est centrée sur trois membres d'une équipe d'élite, les sergents Sanborn, Eldridge et James, ce dernier ayant remplacé le sergent décédé. Sanborn, quelqu'un qui prend son travail très au sérieux, et Eldridge, un bon soldat qui a peur de mourir, sont choqués par le comportement du nouveau qui ne considère absolument pas les mesures de sécurité de base. William James est admirablement interprété par Jeremy Renner. Le fait qu'il ne soit pas très connu rend l'histoire d'autant plus intéressante.

Au début, il apparaît comme une personne totalement accro à la guerre, qui sait exactement le nombre de bombes qu'il a désamorçées,

quelqu'un d'égoïste et dont la seule préoccupation semble être de faire le plein d'adrénaline.

Le film commence d'ailleurs par la phrase « *The rush of battle is a potent and often lethal addiction, for war is a drug* » : la guerre est une drogue. Je trouve d'ailleurs que le fait que James soit le seul personnage accro à la nicotine, accentue chez lui encore plus ce caractère d'addiction.



Au fil de l'histoire, on se rend compte que le sergent James a un autre côté, celui d'une personne attentionnée, sensible, attachante, qui a presque plus peur de s'engager dans une vie de famille. Lorsque la mission est terminée, on retrouve William James devant un rayon de corn flakes. Tout est bien rangé et aligné dans ce supermarché américain, contrairement à Bagdad où les rues sont sens dessus dessous. Cela m'a donné l'impression qu'il se trouvait devant une montagne très difficile à escalader, et qu'il ne savait pas comment s'y

prendre. Ce qui est paradoxal! Comment expliquer pareille invraisemblance ?

A la fin, on le voit qui raconte à son fils, qui n'est encore qu'un bébé, que les jouets qu'il aime tant maintenant, n'auront plus aucune importance quand il sera plus grand, qu'il n'aimera plus qu'une ou deux choses. Et il lui explique que pour lui, son père, cette chose est le déminage. Puis il explique à sa femme qu'ils ont besoin de plus en plus de démineurs, car il n'y en a pas assez.

**The Hurt Locker**, selon *The Online Slang Dictionary*, définit un endroit métaphorique dans lequel on se retrouve après avoir échoué une épreuve. Cela veut-il donc dire que James a échoué en tant qu'homme ordinaire ou que la guerre est le seul moyen d'étancher sa soif ? Il est finalement renvoyé dans un nouveau camp, pour une durée de 365 jours, avant la relève d'un prochain contingent militaire. On ne sait donc pas s'il y retourne parce qu'il est accro, ou parce qu'il est très bon et qu'ils ont besoin de lui, et qu'il ne peut donc pas rester chez lui sans rien faire.

Le spectateur étant toujours à la recherche d'une bombe, le suspense est garanti.

**Anaëlle Morf, 19 ans,  
UNIL, TJC, Pully**

---

## Un film apolitique

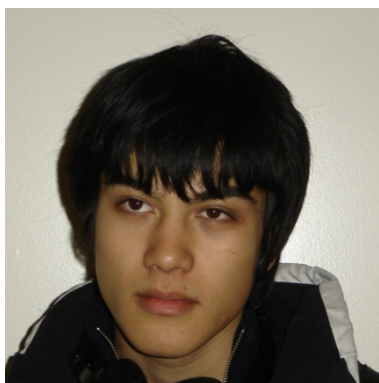
Si on ne sait rien de **The Hurt Locker**, si ce n'est que c'est un film américain, tourné en 2007, sur la guerre en Irak, on

ne peut être que sceptique. Il se trouve qu'encore une fois, les idées reçues se révèlent fausses. Le film est apolitique, il n'est ni sponsorisé par Lockheed Martin, ni là pour

dénoncer la politique de George Bush, ça n'est pas un documentaire ni tout à fait un thriller d'action mais plutôt, comme le disait le *Time*, un film de guerre presque parfait.

On suit trois G.I.s qui forment une équipe de déminage au début de l'occupation américaine de Bagdad en 2004. Le sergent William James, le sergent J.T. Sanborn et le jeune Owen Eldridge sont d'ailleurs presque les seuls personnages que l'on voit assez pour que leurs noms soient révélés. Ainsi, jamais nous n'avons le point de vue d'un terroriste, ni d'un civil irakien, pas plus d'un politicien étasunien, ni d'une famille américaine qui attend un papa ou un fils, ni non plus celui d'un pacifiste européen. Tout ce dont il est question, c'est de trois militaires, et on pourrait même faire abstraction du fait que Sanborn est noir et qu'il appelle James un "redneck piece of trailer trash."

Le film raconte l'effet que la guerre peut avoir sur des soldats, en montrant avant même la première image du film une citation de Chris Hedges qui a écrit: "The rush of battle is a potent and often lethal addiction, for war is a drug."



Même si on prend pitié des G.I.s en voyant la difficulté immense du travail qu'ils effectuent en Irak, on peut considérer *The Hurt Locker* comme apolitique. On n'insiste jamais sur le fait que la guerre

oppose des Américains à des terroristes islamistes.

Bigelow a fait appel pour ce film au chef opérateur (directeur de la photo) renommé Barry Ackroyd pour ses images extrêmement soignées. Et le résultat est magnifique. Il est rare que j'aime l'image dans des films où la majorité des plans sont tournés avec une caméra supportée uniquement par la force d'un homme sans qu'il soit assisté par un trépied ou un quelconque autre artifice. Si ce genre d'images peut souvent être désagréable, ici, elles nous immergent dans l'action et nous font vivre les événements comme on les vivrait si on était sur place.

Une autre technique malheureusement trop souvent présente dans les vidéos amateurs, est utilisée dans ce film avec une grande habileté. Les zooms sont presque toujours très rapides, ce qui contribue à l'authenticité des images. Les scènes d'actions sont filmées comme le ferait un journaliste qui essaie d'éviter les balles, tout en restant d'une grande qualité esthétique. Dans l'ensemble il y a beaucoup de gros plans qui montrent une grande attention apportée aux détails.

La bande-son aussi est réussie. Si la musique n'a rien de particulier, les bruits d'hélicoptères ou de chasseurs volant au-dessus de Bagdad alors que James avance vers une bombe contribuent à maintenir le suspense insoutenable.

Le suspense est présent pendant tout le film. Il n'y a que très peu de scènes dont on devine l'issue. L'atmosphère que dégagent

les rues désertes de la capitale irakienne est terrible pour le spectateur. Les déchets qui sont emportés par le vent et le silence qui y règne créent une atmosphère hostile. Et les choses ne s'arrangent pas quand les habitants viennent voir ce qui se passe. On sent très bien le climat de tension qui existe entre les militaires et les civils parmi lesquels peut très bien se cacher celui qui déclenchera la bombe. On comprend mieux les conditions de travail des G.I.s

A la fin du film, la question que l'on se pose est de savoir si William James est humain. On veut comprendre comment ou pourquoi il est drogué de la guerre. On n'aura pas de réponse, mais on voit bien qu'il n'est pas fait pour vivre une petite vie tranquille de père de famille, dans une mémorable scène où on le voit perdu dans un rayon de corn-flakes d'un hypermarché américain, qui est d'ailleurs, peut-être la seule scène politisée du film. Si William James ne se montre pas vraiment tendre et affectueux en compagnie de sa femme ou de son enfant, il est possible qu'il soit très humain lorsqu'il cherche le coupable de la mort de son seul ami irakien. Finalement il abandonne en fuyant à travers Bagdad, dans une scène terrifiante. C'est l'une des rares scènes qui nous exposent sa psychologie : elle aurait mérité d'être plus développée, elle ne l'est malheureusement pas. Une scène de déminage en moins pour une scène sur la psychologie du personnage en plus n'aurait pas fait de mal à ce film qui reste toutefois excellent.

**Pascal Bleuler, 17 ans,  
Gymnase de Marcelin,**

**TJC, Buchillon**

---

### **The Hurt Locker, un faux jumeau d'Avalon (Mamoru Oshii)**

Bagdad, 2004 : alors qu'il tente de désamorcer une bombe, le chef de l'équipe Bravo (section de démineurs de l'US Army) est tué dans l'explosion qui s'ensuit. Secoués par ce drame, les militaires accueillent leur nouveau chef, le sergent William James, avec l'espoir qu'il les mène vivants au terme de leurs quarante (38!) derniers jours de service. L'homme, se révélant vite aussi irresponsable que surdoué, ne tarde pas à semer le trouble au sein du groupe.



Avec « **The Hurt Locker** » (2008), Kathryn Bigelow donne vie (de façon volontaire ou non) à une sorte de faux jumeau pour le moins inattendu de l'étrange « **Avalon** » (2001) de Mamoru Oshii\*. (Pour rappel, le film place sa trame au sein d'un jeu de guerre virtuel nommé Avalon, dont les joueurs, devenus totalement accros à

ce dernier, ne parviennent plus à en ressortir). Sur le plan formel, force est d'avouer que les deux titres se situent à des années lumières l'un de l'autre. En effet, là où Oshii joue sans détour la carte du fantastique (images aux couleurs filtrées, longs plans fixes, musique ambiante etc...) Bigelow, elle, s'en tient à un réalisme chevronné (caméra à l'épaule, abondance de gros plans, montage frénétique etc...). En dépit de leurs caractéristiques propres et de leurs histoires très différentes, les deux films traitent pourtant bel et bien du même sujet : autrement dit, de la guerre comme drogue déconnectant de la réalité. Dans « **The Hurt Locker** », l'aspect 'irréel' du décor s'affiche dès les premiers plans. Avec ses bâtisses de pierre qui finissent par toutes se ressembler, ses silhouettes anonymes qui observent de toute part et son sol sans cesse jonché de divers obstacles, Bagdad apparaît telle une immense arène sortie d'un programme informatique. Ce sentiment de monde virtuel atteint d'ailleurs son apogée avec l'explosion qui clôt la séquence d'ouverture, représentée dans un long ralenti des plus vidéodisques.

Au final, l'entrée en jeu du sergent William James ne fait que concrétiser le lien qui unit le film de l'Américaine à celui du Japonais. Lorsqu'il enfile sa combinaison ainsi que son casque de protection, le

démineur semble en effet littéralement changer de dimension, ce qui, en soi, n'a rien d'anodin dès l'instant où l'on note que dans « **Avalon** », les joueurs se propulsent au sein du jeu par le biais d'un casque.

Dès lors, contrairement à ses frères d'armes qui se retrouvent sans cesse en proie à la peur et à la nervosité (un choix qui a pour mérite d'offrir un juste équilibre parmi les personnages du film), William, lui, baigne dans son petit univers virtuel. Défier la mort dans des situations toujours plus risquées lui permet, jour après jour, de se procurer la dose de sensations fortes dont il a besoin. Sa déconnexion de la réalité ressort en fait de façon flagrante lors de son retour aux USA. À peine est-il enfin réuni avec sa famille que, déjà, il ne souhaite plus que regagner le terrain. Comment pourrait-il se résigner à abandonner l'Irak, lui qui s'est fait un nom sur ce champ de bataille sans cesse en évolution? Rejoindre la partie et continuer d'y mener un maximum de missions tout en clamant son existence. Voilà, à ce jour, tout ce qui le pousse à vivre, lui, comme tant d'autres Américains restés prisonniers de cette guerre aux allures irréelles.

**Thierry Bersier, 23 ans,  
Beaux-Arts, TJC, Morges**

---

### **Une critique peu réussie de la guerre en Irak...**

En guise d'introduction, l'on peut poser que l'histoire du film raconte l'expérience de

guerre d'un groupe de trois soldats américains spécialisés dans le déminage. Les

« boys » sont non seulement confrontés aux conditions extraordinaires du conflit en Irak, mais également à la menace perpétuelle qu'engendre le contact avec des engins explosifs. L'annihilation de tout équilibre psychologique est d'ailleurs l'enjeu narratif principal: si les circonstances extrêmes harcèlent certains militaires jusqu'à consommer chez eux tout espoir de survie, la résistance initiale et l'attitude trompe-la-mort du personnage principal ne font que cacher un mal-être que la guerre ne cesse d'amplifier. Par conséquent ce film exprime probablement un discours critique sur la guerre menée par les autorités américaines.

Les procédés filmiques de la mise en cadre ne présentent malheureusement aucune véritable profondeur esthétique. Il faut par contre souligner un emploi intéressant de la caméra: alors que son côté « nerveux » et amateur (zooms rapides et mouvements brutaux) se retrouvent largement dans d'autres long-métrages à l'instar de *The Blair Witch*

*Project* (Daniel Myrick et Eduardo Sanchez, 1999) et ne recèle donc aucune nouveauté, il a par contre le mérite de produire un certain réalisme allant dans le sens du documentaire.



Cet aspect renforce aussi l'aberration du conflit armé puisque le film montre de manière assez efficace la situation désastreuse vécue par les troupes américaines et par la population civile irakienne.

Un peu dans une démarche contraire à l'analyse cinématographique il faut maintenant discuter de la mise en scène. À nouveau, seul un élément semble pouvoir s'échapper d'une certaine banalité: plusieurs vedettes interviennent dans l'histoire, mais elles n'occupent qu'un rôle secondaire (Ralph

Fiennes et Guy Pearce par exemple). Leur brève apparition se termine par la mort violente du personnage qu'ils interprètent. Leur importance habituelle au sein des récits filmiques est donc dévalorisée, car leur présence n'a aucune influence sur les événements racontés.

Serait-ce une manière de montrer au spectateur que la guerre n'épargne personne, pas même ces *stars* qui se distinguent du commun des mortels? Ou bien tout simplement la manifestation de la contestation de quelques acteurs fameux à l'égard du conflit en Irak? Ou peut-être les deux? Difficile d'apporter une réponse à ces questions.

Après toutes ces considérations, je termine en conseillant au lecteur de ces lignes d'éviter ce film. La vie est brève: consacrer deux heures et demie de notre existence à *The Hurt Locker* me paraît un véritable gaspillage...

**Julien Winkelmann**